

Le duo des ténèbres

René-Samir Helcim Nilbel

Le duo des ténèbres

Independently AMAZON published

Contact auteur :
renesamir_nilbel@laposte.net

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Nous ne savons pas aimer, nous ne
savons que nous enfoncer bouche
contre bouche dans la nuit redoublée.

Luc Dietrich

Dans l'ombre de Josiane
&
de Rachid O.



D'après *LES AMANTS*
de
René Magritte (1928)

Un soir de Noël. Quelque part dans Paris. Une femme seule. Un homme seul. À vol d'oiseau, ils sont très proches l'un de l'autre. Mais ils ne se connaissent pas, ne se rencontreront jamais, n'auront jamais l'occasion de se parler.

Rien de commun entre ces deux êtres. Si, pourtant, trois choses les relient. Deux choses anecdotiques et un point plus essentiel.

D'abord leur âge, la soixantaine – si tant est que l'âge soit secondaire ! Elle aura 68 ans le mois prochain, il vient de les avoir en juillet dernier.

Ensuite une couleur commune : le noir. Elle, par passion et coquetterie. Lui, par vocation et par habitude (ça va avec tout). Le noir leur va bien : il sied aux cheveux blancs de l'un ou violemment colorés de l'autre. Bref, Lucienne et Julius sont voués au noir.

Enfin, plus que l'âge et le plumage, l'essentiel qui les unit, les réunit ce soir, c'est leur secret. Un secret écorché. Un secret ébréché. Un secret presque désespéré. Ce secret est leur connivence. Dans le mystère de la Nativité. Dans la nuit dédoublée...

L'HOMME

Il se fait tard, tendre inconnu, quand je commence ce courrier – jamais deux sans trois – perché dans ma minuscule et glaciale chambre de bonne. Depuis l'automne, une semaine par mois, je deviens parisien pour un « recyclage théologique » (histoire d'y croire encore un peu ou de donner le change). J'aurais pu loger à St Sulpice, gratuitement bien sûr. J'ai préféré me noyer dans la masse, pécheur parmi les pécheurs. Mais de là à moisir à Pigalle, dans ce meublé mal famé, au milieu des blattes et des grues ! Qu'importe, petit, mon confort est ailleurs. C'est à l'aube que je ressuscite : sitôt émergé du métro, je retrouve le clocher abbatial, l'endroit magique où l'émotion palpite encore... même si notre rencontre n'a pas eu lieu.

Ce matin de juin, en vain je t'avais guetté, plus d'une heure, accroupi sur la marche de l'église à Saint-Germain-des-Prés. J'étais si impatient, si ardent, devrais-je écrire, que je ne ressentais ni l'inconfort ni l'étrangeté de cette posture bien peu respectable. Je tenais

mon regard obstinément fixé sur le pavé, non par honte au milieu de toute cette foule mais par bonheur anticipé, pour mitonner la surprise, savourer à l'avance la détonante surprise de ces deux jambes d'homme qui allaient s'approcher, soudain s'immobiliser... Il m'aurait suffi alors de lever peu à peu les yeux. Ne te fâche pas, ce ne sera jamais un reproche, pas même un regret, juste une tendre nostalgie. Oui, je tenais à te l'écrire : ce lieu ô combien touristique, combien *littéraire*, ne sera plus jamais pour moi banal et impersonnel, mais la trace tangible de l'Enfant ébloui, à la fois signature, stigmaté, sceau d'une promesse.

Tu seras sans doute surpris, petit, peut-être fort agacé, par ce nouveau courrier. La sèche vestale de ton éditeur pontifiant à l'accueil t'a-t-elle bien fait suivre mes précédents messages ? Pour toi seul, l'inconnu, le volatil, l'éternel silencieux... Je m'étais promis, je m'étais juré d'être sage, stoïque, philosophe pour tout dire et de chasser à jamais ton visage, ton nom... pas pour t'oublier ou te bannir de ma mémoire, surtout pas ! mais pour ne pas souffrir inutilement, pour ne pas raviver la plaie de ton mutisme comme on souffle en vain sur des

braises mortes... pour devenir – comme
j'exhorte mes ouailles – « adulte » enfin et
res-pon-sa-ble !

LA FEMME

N'insiste pas, Kiwi, même à toi je n'ai pas le droit de dire son nom. Tu jacasses trop, ça finirait par se savoir à l'hôtel. Je préfère devant toi l'appeler « H ». Son initiale. H comme Henri, Hervé ou Hubert... en plus exotique, tout de même ! Non, non, n'essaie pas de deviner. Inutile de m'attendrir en penchant ta petite tête avec cet air narquois. Tu ne sauras rien. Même s'il est de la même couleur que toi, ce n'est pas une raison suffisante pour que je te mette dans la confidence.

Ça fait déjà quinze mois, H. et moi.... Un homme comme lui, il n'y en a qu'un, le mec de ma vie, une très grande pointure. Bref, lui et moi, ça fait déjà quinze mois, – seulement quinze mois ! – et nous n'arrivons pas à nous lâcher. Et je ne regrette rien, comme dit la rengaine, car rien n'est plus réel que l'amour. Pourtant, mon Kiwi, comment est-ce que je suis devenue cette prisonnière, à la fois radieuse et folle d'inquiétude ? Car, je ne le sais que trop, l'amour pour une femme comme moi est improbable, le bonheur

périssable... mais je suis tombée amoureuse, moi, Lulu, la pute au grand cœur, mais pute tout de même !

J'avais pourtant bien organisé ma vie comme tu sais : trois jours de trottoir, quatre jours d'embourgeoisement. Les trente cinq heures ont du bon, l'argent aussi. J'aime le luxe. Je tiens à mon standing. J'aime me faire bichonner. Je tiens à l'argent mais lui ne me tient pas. Je veux dire que j'aime en recevoir et j'aime encore plus en donner, histoire de m'enrichir. Avec panache ! C'est ma classe à moi, le prix de ma liberté conquise de haute lutte. Et aujourd'hui, patatras ! voilà que je suis amoureuse : ma plus grande dépendance. À mon âge, Kiwi, est-ce bien raisonnable ? Qu'en penses-tu ? Moi qui ne rêve que d'autonomie. Libre, toujours libre ! Bas les pattes. Et aujourd'hui captive de mon bel amour... Ma Lulu, mais qu'est-ce donc qui t'arrive ?

L'HOMME

J'ai longtemps différé la rédaction de cette troisième lettre. Quatre mois ! À quoi bon ? À quoi bon t'assommer de mon délire, toi qui vis au loin, parfois en France, incognito, et sans nul doute comblé. Existes-tu vraiment ? Te fait-on suivre mes courriers ? Je me dis parfois – et j'en ris – qu'un de tes amants éconduit, petit chef de surcroît, les garde sous le manteau rue Gallimard en mâchonnant son méchoui de dépit, quel salopard ! Pardon, oublie ce mouvement d'humeur... Mais peut-être est-ce toi qui froisses mes épîtres en pouffant, sitôt lus les premiers mots, ou, pire, les montres-tu aux garçons de Tanger. Quelles rigolades à la terrasse ! Va, je ne te juge pas, je ne t'accuse de rien. Comment le pourrais-je, n'étant plus sûr de rien, pas même de mon bon sens... Je ne sais que ton absence. Et parce que tu t'obstines à te taire, je ne suis rien pour toi, moins que rien, à peine un nom, juste un pictogramme au dos de l'enveloppe, l'enquiquineur, le raseur, ce fêlé qui n'avoue pas son nom : obsédé du sexe ou mendigot du

cœur ? À mon âge ! Grâce, je crie grâce. Une dernière fois... Notre Évangile dit vrai, mais toi, tu ne sais rien de cette parabole : à la vue de Lazare, les chiens de Galilée pourléchaient sa misère, lui jetant sur le seuil l'or franc de leurs regards. Oh ! je ne t'en veux pas, j'essaie juste de comprendre car, lorsque tu m'envahis, je ne pèse plus rien, je n'existe déjà plus, translucide, irréel : je ne suis que souffrance, désir purulent, amour racorni sous ton porche d'orgueil. Mais vivre, il faut bien vivre pourtant. Plutôt survivre... Et larguer les amarres. Cette nuit, ma plume me démange, mes mots sont passerelle, semailles, caravelle ; mon cœur est ce trois-mâts qui traverse la mer. Ah ! Comme je voudrais ce soir trouver dans le silence ces vocables magiques, étincelants comme des gemmes dans le noir, et qui sauraient te séduire, te fasciner, t'appâter... Oui, j'aimerais subrepticement me faufiler en toi, me glisser dans ton âme, pour deviner au plus intime ce que tu souhaites toi-même y lire, ce que tu brûlerais de ressentir car ta jeune vie doit rester légère et disponible pour le long voyage de tes rêves, pour l'envol de ton Moi secret... Et ton visage grave et souriant, ton corps ambré que j'ai tant de fois, pudiquement ou

sensuellement, je l'avoue, façonné en mes songes... tout ton être disponible à l'apprivoisement, à la tendresse, au dialecte d'amour, à notre duo gercé de baisers... Qui a écrit (est-ce Chamfort ?) : « *Il faut qu'un cœur se brise ou se bronze.* » Et s'il suffisait qu'il s'entrouvre d'abord ? Que tu brises ton silence.

LA FEMME

Besoin de respirer. De m'organiser à ma guise. Et voilà que H. me désorganise mais je n'y peux rien puisque je l'aime ! Enfin, s'il le mérite. Je l'aime s'il en est digne. Aujourd'hui, c'est lui mon oxygène et même pour ça je veux bien payer un servage ou un péage ! Puisque je l'aime. Logique, non ? Tu m'approuves, Kiwi ? Je sais, je sais, tout nous sépare, tout nous oppose : la race, la culture, notre histoire et notre âge. À cause de sa couleur d'ébène, ma préférée, je me suis mis des tas de gens à dos. On est comme ça dans ma famille, très Le Pen, très réglo, des œillères, des principes. On ne badine pas sur le pedigree ! « *L'intolérance, c'est le reflet de ses propres frustrations* », je viens de dénicher cette belle phrase, je l'ai recopiée dans mon carnet à spirales où je collectionne les maximes, celles qui aident à survivre. J'essaie donc d'être tolérante, pas impatiente. Par exemple, H. a une grande fille de seize ans. Eh bien, Kiwi, je n'ai pas voulu qu'il me la présente, pas tout de suite en tout cas, malgré mon envie. Qu'est-ce qu'elle aurait

compris de notre folle histoire et des années qui, dit-on, séparent honteusement ceux qui s'aiment ? Moi, tu le sais, je m'en fous de l'âge. Comme disait Picasso : « *Il faut beaucoup de temps pour devenir jeune.* » Car le cœur n'a pas de rides, n'est-ce pas ? Le désir n'a pas d'âge...

Le tabou de l'âge, c'est cruel et c'est très con. On accepte que les hommes d'un certain âge fréquentent et épousent une jeunesse. Pour quelles raisons une femme flamboyante, encore désirable, épanouie dans sa maturité, n'aurait-elle pas le droit de prendre un amant plus jeune ? Et cette injustice dure depuis des décennies, des siècles ! Depuis toujours, les mecs ont tous les droits. Eh bien là, je dis niet. Je refuse que ça continue. Je me battrai pour ça. Personnellement, j'ai toujours eu des amants plus jeunes. Ah ! Je me souviens de cette belle histoire, si touchante que je crois l'avoir rêvée. Mais non, ça s'est passé exactement comme ça. Écoute bien, Kiwi, c'est un scoop car à l'époque, on ne se connaissait pas encore, toi et moi. J'avais alors trente-huit balais, j'étais seule, l'ennui, la poisse, le manque d'amour, je ne sais plus. Lui en avait seize. Un même ! Très grand, très baraqué. Et en même temps très fin, très stylé,

très blond... avec des châsses... on aurait dit de la porcelaine. Je le conduisais à son lycée, j'allais le rechercher le soir. Je prenais mes repas en face du lycée pour le guetter, pour le déguster des yeux. Nous nous sommes aimés pendant toute une année. Et puis la police s'en est mêlée, le proviseur, tous les gens bien, les gens respectables qui se foutent du bonheur. Comme si le bonheur pouvait détourner les mineurs ! J'ai donc été convoquée par un commissaire. Si je n'avais pas bénéficié de hautes relations (ça m'a toujours servi dans le métier, aujourd'hui encore), je me serais retrouvée en taule. À crever à petit feu. *Mourir d'aimer*. J'aimerais tant revoir ce film, l'histoire de cette prof qui a commis le crime de tomber amoureuse d'un de ses élèves et que la bonne morale a acculée au suicide. Mon élève à moi s'appelait Johan. Il s'appelle toujours Johan puisqu'il garde une place dans mon cœur, indétrônable, indémodable.

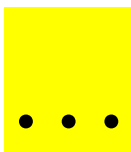
Avec mon H. par contre, j'ai plutôt envie que mon cœur soit dur et froid comme l'acier qu'on trempe au feu pour en tester la pureté. Je n'ai pas fait l'amour avec lui depuis sept mois, pas une seule nuit, moi qui raffole de sexe et de caresses. Sept mois, tu te rends compte, Kiwi ! Pour qu'une femme accepte ce

manque, pour qu'elle consente à un tel sacrifice, il faut qu'elle l'aime son homme, qu'elle l'aime d'un amour fou, follement pur ! Oui, je dois l'aimer d'un amour inconditionnel. De toute mon âme. De toute ma volonté. Préserver pour lui seul tout ce que je monnaie pour les autres. Il le veut d'ailleurs, il souhaite « prendre du recul ». C'est ce qu'il m'a dit l'autre soir. Prendre du recul ?! C'est son expression. Tu parles ! En fait, il m'a prise en otage, voilà le mot juste. Son amour m'a kidnappée, mais moi, bonne fille, je ne veux pas le ligoter en retour. D'ailleurs, tu le connais, il ne supporterait pas que je fasse main basse sur lui. C'est pour ça, Kiwi, qu'il s'esquive, qu'il me glisse entre les pattes... Mais son corps me manque. Sa peau. Son sexe. Et ce n'est pas la professionnelle qui parle (on s'en tape toutes de leur bazar !). C'est l'amoureuse, la femme indigne, la vieille amante frustrée. Oui, j'en conviens, mon abstinence est un manque, mais ce n'est pas une perte : c'est un gain, un bon placement pour demain, qui sait ? Qu'en penses-tu, Kiwi ? Tu n'as besoin de personne, toi ; il te suffit de chanter, voleter et picorer. (Merdelette ! J'ai encore oublié tes graines aujourd'hui ! Sorry.) Où j'en étais ? Oui, oui,

j'endure tout pour H., je ronge mon frein. Et pourtant, je ne suis pas maso ! Patiente, ma belle, patiente, ton Prince Charmant va venir. Il te l'a redit ce matin, il te l'a promis. Oui, oui, Kiwi, tu as bien entendu, H. doit m'appeler ce soir. D'un instant à l'autre. Ah ! sa voix dans mon portable ! Elle fait battre mon cœur plus fort, plus vite. Oui, il faut qu'on se parle, encore et encore, qu'on s'effleure le cœur. Il doit donc m'appeler au sujet du réveillon. Pour confirmer. Tout est prévu, paraît-il, le plus beau restaurant, le plus cher, le plus en vue. Qu'importe la cantine, le revoir enfin, le dévorer du regard, lui faire l'amour mais d'abord avec mes seuls yeux engloutis dans les siens !

L ' H O M M E

Il y a plusieurs manières de séduire. On peut draguer (je m'encanaille, pardon chéri, ce n'est guère mon vocabulaire), on peut attirer un beau jeune homme, doublement aguichant parce qu'il est beau et parce qu'il est arabe : le chasser physiquement, j'allais dire sportivement, en le filant, en le pistant jusqu'à le serrer au plus près...



Fin du texte

(Pages 91à 97)

L A F E M M E

Au printemps dernier, je l'appelais *Mon oxygène*. À son contact, c'est vrai, je revivais, je respirais mieux, ma gorge se dégageait, ma hanche redevenait souple et légère. Aujourd'hui, je piétine son âme, plus noire que du bitume. Ce n'est pas un prince charmant, ce n'est qu'un pot d'échappement, un pollueur, un embrouilleur ! Pas de pardon. Il m'a castré le sexe et le cœur. Moi, j'étais ce petit poisson insouciant m'approchant trop près du rivage, un appât y scintillait dans l'onde... Il m'a ferrée, m'a pêchée, m'a rejetée. Manque de fraîcheur ! Date de péremption. Adieu, mon vieux goujon !

Nous, les putains, nous avons pourtant besoin de gentillesse, de tendresse. Et de respect. Nous crânons, nous paradons, c'est professionnel, c'est la vitrine aguichante. Nous aussi, nous appâtons. Mais un cœur d'oisillon palpite en chacune, une pervenche

tremble au creux du gazon. Du moins ce qu'il en reste à Paris ! Hélas, sur le bitume les proxos ne saquent pas les béguineuses de mon genre. L'amour, tu parles !!! Et H., lui, a tout saccagé. Il a semé du chiendent, il a retourné mon cœur comme on brise les mottes. Tout est désolé, plus rien ne pousse. L'amour est en friche. L'amour est dévalué. L'amour n'est que chimère. Sale blessure purulente. Un ulcère. Une obsession cuisante. Ma malédiction ! Mais du moins, pendant ce temps, je vis... nous survivons lui et moi. C'est le poison qui nous nourrit. Tu comprends ça, Kiwi ? La haine est ma perfusion. Nous nous détruisons l'un l'autre mais nous ne pouvons nous empêcher de nous appeler sur le portable. Là, je suis sèche, intransigeante, je coupe la communication. Mais mon âme saigne ; quand il appelle, mon cœur bat la chamade. Amour ou rage ? Basta ! Il n'appellera plus ce soir, c'est clair, et moi, je le détruirai, j'aurai sa peau, je le mettrai à genou. Mais quand nous reverrons-nous ? Plus de nouvelles... Nous nous entrevoyons, en coup de vent, nous nous frôlons dans les bars et la bise glaciale, chaque fois, au bord d'un comptoir, nous emporte dans son tourbillon, nous dresse l'un contre l'autre,

nous secoue dans la tempête comme deux arbres rabougris puis nous sépare... et nous réunit à nouveau un instant. Nous nous lacérons de nos branches mortes, nous nous éborgnons le cœur de nos piques et de nos épines. Ah ! Mes bougainvillées ! Quand donc vont-elles reflleurir ? Quand vais-je revoir leurs corolles délicates ?... Mais de nouveau nous nous querellons, nous nous égratignons, nous ressasons l'amour virtuel... nous survivons l'un par l'autre. Mais je veux être la plus forte. Qu'est-ce que tu veux en fait, ma Lulu ? Le sais-tu, au moins ? Oui, je veux qu'il mange dans ma main... je ne veux plus qu'il lève sur moi la main. Non, je ne sais plus ce que je veux au juste... Si, si, respirer. Reprendre haleine. Me reconstruire. Je suis une petite fille violente et fragile. Je n'étais pas faite pour souffrir. Je ne suis pas faite pour l'hiver. Renaître au joli mois de mai, à la chaleur de l'été. Enfin l'été ! Car cet hiver est vraiment pourri. On s'est gouré de romance et Cupidon m'a joué un sale tour de con.

Mais qu'en dis-tu, toi, le merle moqueur ? Tu fais le malin, mais je ne sais même pas ce que tu penses. Pardon, tu es triste, Kiwi, toi aussi, je le sais. Tu continues de chanter pourtant, tout comme moi. Nous paradons !

Un fameux duo. Tu as perdu ta femelle au printemps dernier, mais tu n'y es pour rien, tu n'as rien à te reprocher, toi. Tu subis en sifflant comme si de rien n'était. C'est ma faute aussi... C'est vrai, je devais la remplacer. Mais je n'ai pas eu le temps. Quand on est amoureuse, tu sais, on est enfermée dans une bulle. Plus rien d'autre ne compte. Tous les autres s'effacent, même son vieux copain à plumes. Tu ne m'en veux pas, Kiwi ? Ah ! Tu me comprends, tu penches la tête. Tu te moques gentiment de moi ? Il y a de quoi ! Je suis une grande folle, une théâtrale finie. Une vieille pie déplumée ! C'est pour ça qu'on s'entend si bien, non ? Allez, rideau. Quoi encore ? Tu veux me demander quelque chose ?... C'est entendu, reçu 5 sur 5. Demain c'est Noël, j'irai au marché aux oiseaux place Notre-Dame. Et tu l'auras, ta merlette. Chose promise, chose due.

En attendant, dodo ! Bonne nuit, les petits. Et toi, ma vieille, au boulot. Finie la bluette. Faut ravalier la façade, non ? Que diraient tes paroissiens si, ce soir, ils ne te voyaient pas rappliquer ? Ou, pire, chiffonnée comme une harpie ! À l'heure du *Minuit Chrétien*, ils ont bien besoin eux aussi de leurs

grandes orgues. Mais plus de noir, ce soir. Surtout pas. La tenue de fête ! Ce sera mon lamé, avec mon nouveau ricil fluo et l'écharpe verte en cachemire. Verte comme l'espérance. Irrésistible ! Et mon bijou ? Mon bel amour en toc ! Les vœux d'Amour éternel du pitoyable H. H comme Helcim. Ou comme *La Frime* ! Roméo d'opérette, va donc ! À la trappe, sa perlouse. Ou plutôt à l'encan, au plus galant de ces messieurs ! Bonne idée : cette année, ce sera le cadeau de la Mère Noël au premier des zozos ! Allez, ma Lulu, il est grand temps de partir au bureau. Mais avant, un bon bain, très chaud, et bien moussant, relax, en écoutant plein pot « Love me or leave me », mon *Petit Papa Noël* à moi. Tu m'accompagnes, Kiwi chéri ? Tu swingues avec Nina ? Et on se refait une beauté tous les deux ? Viens, trésor, c'est parti !

*T*andis que Lucienne emporte la cage en esquissant une danse chaloupée, à quelques centaines de mètres de là, dans sa chambre de bonne, l'homme en noir n'a pas bougé. Il pleure depuis un long moment. Les larmes coulent sur ses joues jusque sur la pile de pages transformées en lavis. Julius reste longtemps prostré. Une seule fois, il a relevé la tête, a esquissé un geste d'appel vers la lucarne avant de laisser retomber lourdement sa main. L'air est glacial. L'espagnolette luit dans la pénombre comme un croc de boucherie. Soudain, le scribe s'ébroue, balaie d'un revers de main le courrier amoncelé puis se lève en titubant. L'homme paraît décidé et apaisé. Un sourire las flotte sur ses lèvres. L'ombre ramasse alors la chaise, la traîne jusqu'au centre de la cellule, juste sous la lucarne et là, dans le halo livide étoilé de givre, posément, religieusement, comme il nouait naguère l'étole à son cou après l'avoir baisée, d'une main sûre, sans hâte, le vieil amoureux dégrafe sa ceinture...

Du même auteur, aux Editions du Net :

Le feu du Royaume (2023)



La montagne transfigurée (2024)

RENÉ-SAMIR HELCIM NILBEL

LA MONTAGNE
TRANSFIGURÉE



LES ÉDITIONS
DU NET



VERSION POUR LE

THÉÂTRE

**Avec indications scéniques et
didascalies**

René-Samir Helcim Nilbel

Le duo des ténèbres

Independently AMAZON published



D'après *LES AMANTS*
de
René Magritte (1928)

Un décor minimaliste. Le plateau est séparé en deux zones pouvant être éclairées alternativement (douche) ou séparées par un paravent. Evocation d'une lucarne en hauteur.

Accessoires

Une cage d'oiseau (réelle ou symbolisée). Idem pour l'oiseau.

Un téléphone portable que la comédienne manipule nerveusement.

Quelques bougies éparses non allumées au début de la pièce.

Musique

Au début, une version de DOUCE NUIT, SAINTE NUIT chantée par des enfants à la voix très pure.

Tout à la fin, chanson de Nina Simone LOVE ME OR LEAVE ME.

Ces deux pièces sont impératives.

En plus de ces deux musiques, le metteur pourra prévoir une musique additionnelle (à l'accordéon) pour « La valse de Lulu » ainsi que quelques respirations orientales pour évoquer l'univers d'Helcim.

Costumes

Les deux comédiens sont vêtus de noir. Un genre de déshabillé pour elle, avec pour seul accessoire une broche en métal doré (une rose). Pour lui, un clergyman approximatif, avec une petite croix argentée sur le polo défraîchi.

*La musique de DOUCE NUIT, SAINTE NUIT
s'élève dans l'obscurité.*

*La scène s'éclaire peu à peu (pas trop, une sorte de
pénombre) tandis que la musique s'estompe, comme si
le cortège des enfants s'éloignait...*

VOIX OFF

Un soir de Noël. Quelque part dans Paris. Une femme seule. Un homme seul. À vol d'oiseau, ils sont très proches l'un de l'autre. Mais ils ne se connaissent pas, ne se rencontreront jamais, n'auront jamais l'occasion de se parler.

Rien de commun entre ces deux êtres. Si, pourtant, trois choses les relient. Deux choses anecdotiques et un point plus essentiel.

D'abord leur âge, la soixantaine – si tant est que l'âge soit secondaire ! Elle aura 68 ans le mois prochain, il vient de les avoir en juillet dernier.

Ensuite une couleur commune : le noir. Elle, par passion et coquetterie. Lui, par vocation et par habitude (ça va avec tout). Le noir leur va bien : il sied aux cheveux blancs de l'un ou violemment colorés de l'autre. Bref, Lucienne et Julius sont voués au noir.

Enfin, plus que l'âge et le plumage, l'essentiel qui les unit, les réunit ce soir, c'est leur secret. Un secret écorché. Un secret ébréché. Un secret presque désespéré. Ce secret est leur connivence. Dans le mystère de la Nativité. Dans la nuit dédoublée...

*Ad libitum, reprise de quelques
mesures du chant de Noël.*

Très concentré, le prêtre rédige une lettre. Tout l'art du comédien sera de se distancier ici et là, en déterminant soigneusement ce qui relève du texte en train de s'écrire et de ce qui appartient au commentaire, au jaillissement émotionnel.

L'HOMME

Il se fait tard, tendre inconnu, quand je commence ce courrier – jamais deux sans trois – perché dans ma minuscule et glaciale chambre de bonne. Depuis l'automne, une semaine par mois, je deviens parisien pour un « recyclage théologique » (histoire d'y croire encore un peu ou de donner le change). J'aurais pu loger à St Sulpice, gratuitement bien sûr. J'ai préféré me noyer dans la masse, pécheur parmi les pécheurs. Mais de là à moisir à Pigalle, dans ce meublé mal famé, au milieu des blattes et des grues ! Qu'importe, petit, mon confort est ailleurs. C'est à l'aube que je ressuscite : sitôt émergé du métro, je retrouve le clocher abbatial, l'endroit magique où l'émotion palpite encore... même si notre rencontre n'a pas eu lieu.

Ce matin de juin, en vain je t'avais guetté, plus d'une heure, accroupi sur la marche de l'église à Saint-Germain-des-Prés. J'étais si impatient, si ardent, devrais-je écrire, que je ne ressentais ni l'inconfort ni l'étrangeté de cette posture bien peu respectable. Je tenais mon regard obstinément fixé sur le pavé, non par honte au milieu de toute cette foule mais par bonheur anticipé, pour mitonner la surprise, savourer à l'avance la détonante surprise de ces deux jambes d'homme qui allaient s'approcher, soudain s'immobiliser... Il m'aurait suffi alors de lever peu à peu les yeux. Ne te fâche pas, ce ne sera jamais un reproche, pas même un regret, juste une tendre nostalgie. Oui, je tenais à te l'écrire : ce lieu ô combien touristique, combien *littéraire*, ne sera plus jamais pour moi banal et impersonnel, mais la trace tangible de l'Enfant ébloui, à la fois signature, stigmat, sceau d'une promesse.

Tu seras sans doute surpris, petit, peut-être fort agacé, par ce nouveau courrier. La sèche vestale de ton éditeur pontifiant à l'accueil t'a-t-elle bien fait suivre mes précédents messages ? Pour toi seul, l'inconnu, le volatil, l'éternel silencieux... Je m'étais promis, je m'étais juré

d'être sage, stoïque, philosophe pour tout dire et de chasser à jamais ton visage, ton nom... pas pour t'oublier ou te bannir de ma mémoire, surtout pas ! mais pour ne pas souffrir inutilement, pour ne pas raviver la plaie de ton mutisme comme on souffle en vain sur des braises mortes... pour devenir – comme j'exhorte mes ouailles – « adulte » enfin et respon-sa-ble !



... quand j'avais à peine dix ans ? Et pas qu'une fois. Jamais pardonné, jamais pu oublier, jamais voulu, pas même le jour de sa mort quand...

La sonnerie du portable l'interrompt. Fausse alerte. Même jeu scénique.

– Allô ? Allô ? Ce truc ne marche jamais ! Allô ? Mais pourquoi n'appelle-t-il pas !

Où j'en étais ? Ah ! Oui, mes nuits d'amour. *(S'adressant à son oiseau.)* Toi, Kiwi chéri, tu préfères le romantisme à mes démêlées avec mon paternel, pas vrai ? Mes trois seules nuits jusqu'au petit matin... Hors ces nuits, rideau. J'abaisse la herse. Avec mes clients, même consigne, la clause de précaution, comme on disait à propos de la vache folle. Pas de tendresse, pas de câlins. Rien. J'embrasse pas. Et pas de spécialités exotiques, rien que du classique au menu. Et pas d'imprudences non plus, surtout pas, pas comme la guêpe. Aucun risque : je n'avale jamais la fumée ! Je ne sous-loue que mon taille-crayon. Point. Et à part un

ou deux cinglés, ils s'en contentent, les pauvres chéris. Et ils sont dociles avec leur Chouchou, ils ne sont là que pour se vider les couilles et moi, soulager leur portefeuille. Et gare à la consigne : on ne s'agrippe pas à moi, c'est bien compris... (*Soudain hystérique et tremblante*) on ne m'empoigne pas la tête ni les cheveux, plus jamais... jamais... jamais ! Deux fois, je prends mon pied deux fois avec mes clients – s'ils respectent la règle du jeu : lorsqu'ils paient (avant, bien sûr !) et lorsqu'ils partent. En mémoire de mon maudit père...

Ce que je lui reproche en fait, Kiwi, tu le sais, plus que sa brutalité animale, c'est sa préméditation, son horrible coup monté, la frangine à la campagne, la mère au boulot et le piège du chocolat chaud ! Il ne m'a laissé aucune chance. Et moi, lorsque le Samu m'a appelée à onze heures du soir, je ne lui ai rendu aucune chance. Quarante-neuf ans, c'était jeune pour mourir. Non, s'il y a une justice, c'est déjà bien trop vieux. Pour les paternels violeurs, je suis sans pitié. Appliquer la Loi, toute la Loi, rien que la Loi. Je suis pour l'I.V.V., l'Interruption Volontaire de Vieillesse. Vieillesse honteuse avec ce délit impuni. Le

Diable l'a rappelé à lui plus tôt que prévu. Tant mieux ! Et moi, je n'ai pas bougé, je n'ai pas levé le petit doigt, je n'ai pas versé une demi-goutte de larme. Trois heures plus tard, seul il rendait ce qui lui servait d'âme et j'ai ressenti, tout au fond de mon cœur, une grande délivrance. Son agonie, c'était ma renaissance. Je me suis sentie recousue, réconciliée... réconciliée avec moi, pas avec lui. Avec lui, jamais ! Sa mort, c'était la fête de mes retrouvailles avec moi, avec mon enfance ! La tache était enfin effacée. Je me souviens : juste envie ce soir-là de porter ma plus belle toilette de petite fille, la blanche en organdi avec les volants de dentelle, une folle envie de virevolter et de tout oublier. Seule dans la nuit, en tête-à-tête avec moi-même, ulcérée de bonheur, j'ai sablé le champagne.

Musique de fête langoureuse (de préférence à l'accordéon). Oasis de bonheur. Lucienne esquisse une valse. Ici, des lumières clignotantes peuvent égayer soudain la scène.

Ou, pire, chiffonnée comme une harpie !
À l'heure du *Minuit Chrétien*, ils ont bien besoin eux aussi de leurs grandes orgues. Mais plus de noir, ce soir. Surtout pas. La tenue de fête ! Ce sera mon lamé, avec mon nouveau ricil fluo et l'écharpe verte en cachemire. Verte comme l'espérance. Irrésistible ! Et mon bijou ? *(Elle regarde sa broche.)* Mon bel amour en toc ! Les vœux d'Amour éternel du pitoyable H. H comme Helcim. Ou comme *La Frime* ! Roméo d'opérette, va donc ! À la trappe, sa perlouse. *(Elle fait mine de lancer la bague au loin puis se ravise.)* Ou plutôt à l'encan, au plus galant de ces messieurs ! Bonne idée : cette année, ce sera le cadeau de la Mère Noël au premier des zozos ! Allez, ma Lulu, il est grand temps de partir au bureau. Mais avant, un bon bain, très chaud, et bien moussant, relax, en écoutant plein pot « Love me or leave me », mon *Petit Papa Noël* à moi. *(Elle va sortir puis se ravise.)* Tu m'accompagnes, Kiwi chéri ? Tu swingues avec Nina ? Et on se refait une beauté tous les deux ? Viens, trésor, c'est parti !

Lulu sort en emportant la cage et en fredonnant la chanson de Nina Simone. Elle esquisse une danse, chaloupe, très sensuelle.

[NOIR]

CONCLUSION EN VOIX OFF

*T*andis que Lucienne emporte la cage en esquissant une danse chaloupée, à quelques centaines de mètres de là, dans sa chambre de bonne, l'homme en noir n'a pas bougé. Il pleure depuis un long moment. Les larmes coulent sur ses joues jusque sur la pile de pages transformées en lavis. Julius reste longtemps prostré. Une seule fois, il a relevé la tête, a esquissé un geste d'appel vers la lucarne avant de laisser retomber lourdement sa main. L'air est glacial. L'espagnolette luit dans la pénombre comme un croc de boucherie. Soudain, le scribe s'ébroue, balaie d'un revers de main le courrier amoncelé puis se lève en titubant. L'homme paraît décidé et apaisé. Un sourire las flotte sur ses lèvres. L'ombre ramasse alors la chaise, la traîne jusqu'au centre de la cellule, juste sous la lucarne et là, dans le halo livide étoilé de givre, posément, religieusement, comme il nouait naguère l'étole à son cou après l'avoir

baisée, d'une main sûre, sans hâte, le vieil amoureux dégrafe sa ceinture...

La scène est toujours dans la pénombre.
Seules brillent les bougies de Noël.

Reprise du chœur d'enfants DOUCE NUIT,
SAINTE NUIT.

Pendant les saluts, remettre la musique de
Nina Simone

LOVE ME OR LAVE ME

pour terminer sur une note d'optimisme :
même blessée, c'est la Vie qui l'emporte et
rebondit !

Du même auteur, aux Editions du Net :

Le feu du Royaume (2023)



La montagne transfigurée (2024)

RENÉ-SAMIR HELCIM NILBEL

LA MONTAGNE TRANSFIGURÉE



LES ÉDITIONS
DU NET



Mise en page par l'auteur

Parution : juillet 2025

Version scénique réalisée pour LE PROSCENIUM en août 2025.

